

KARL MARX :

## A LA MEMOIRE DES COMBATTANTS DE JUIN

(*Nouvelle Gazette Rhénane*)

Cologne, 28 juin 1848.

Les ouvriers parisiens sont écrasés par des forces supérieures, mais ils ne sont pas anéantis. Ils sont battus, mais leurs adversaires sont vaincus. Le triomphe momentané de la force brutale a été acheté par la destruction de toutes les illusions et de tous les espoirs qu'avait fait naître la révolution de Février, par la dislocation du vieux parti républicain, par la scission de la nation française en deux nations que sépare un abîme : celle des ouvriers et celle des possédants. La république tricolore n'arbore plus qu'une seule couleur, celle des vaincus, celle du sang. C'est maintenant la république rouge.

Aucune des vieilles gloires républicaines du *National* ou de la *Réforme* ne s'est rangée aux côtés du peuple. sans autre chef, sans autre ressource que la révolte elle-même, le peuple a résisté à la bourgeoisie et à la soldatesque réunies, plus longtemps que jamais une dynastie, même avec l'appui de tout son appareil militaire, n'avait pu résister à une fraction de la bourgeoisie unie au peuple. Pour que disparût la dernière illusion populaire, pour que la rupture avec le passé fût complète, il fallait aussi que la jeunesse bourgeoise enthousiaste, les élèves de l'Ecole polytechnique, les tricornes, parure poétique habituelle de toute émeute en France, se missent cette fois-ci du côté des oppresseurs. Il fallait que les étudiants de la Faculté de Médecine refusassent aux ouvriers blessés le secours de leur science. La science n'existe pas pour les plébéiens qui ont commis le crime inouï, inqualifiable de descendre dans la rue et de s'y battre pour leur propre existence, au lieu de se battre pour Louis-Philippe ou pour monsieur Marrast.

Le dernier vestige officiel de la révolution de Février, la commission exécutive, s'est évanouie comme un fantôme au premier souffle des événements. Aux fusées de Lamartine ont succédé les bombes incendiaires de Cavaignac.

La fraternité des classes opposées, dont l'une exploite l'autre, cette fraternité que l'on avait proclamée en février et inscrite en majuscules au fronton de Paris, sur toutes les prisons, sur toutes les casernes, où est-elle ? Sa figure véritable, prosaïque, c'est la guerre civile avec son visage effroyable, la guerre du Capital et du Travail. La fraternité flambait de toutes les fenêtres de Paris au

soir du 25 juin, lorsque le Paris de la bourgeoisie illuminait et que le Paris du prolétariat brûlait, gémissait, ruisselait de sang.

La fraternité dura tant que l'intérêt de la bourgeoisie fut lié à celui du prolétariat. Il y avait de tout parmi les gens de Février. Des pédants, survivants de la vieille génération révolutionnaire de 1793, des fabricants de systèmes socialistes qui mendiaient pour le peuple auprès de la bourgeoisie et à qui l'on permettait de tenir de longs prêches et de se compromettre tant qu'il fallait endormir le lion populaire, des républicains qui voulaient conserver tout le vieil ordre bourgeois, à l'exception de la tête couronnée, des membres de l'opposition dynastique à qui le hasard avait apporté la chute d'une dynastie au lieu d'un changement de ministère, des légitimistes qui ne repoussaient pas la livrée, mais voulaient en changer la coupe, tels furent les étranges alliés avec qui le peuple fit les journées de Février. Ce que le peuple abhorrait en Louis-Philippe, ce n'était pas l'homme lui-même, c'était la domination couronnée d'une classe, le capital installé sur le trône. Mais généreux comme toujours, il crut avoir détruit son propre ennemi lorsqu'il eut détruit l'ennemi commun, l'ennemi de ses ennemis.

La révolution de Février fut une belle révolution, la révolution de la sympathie générale, parce que les contradictions qui éclatèrent en elle contre la royauté ne s'étaient pas encore développées, voisinaient encore sans se combattre, parce que la lutte sociale qui en formait l'arrière-plan n'avait encore qu'une existence éthérée, qu'elle ne vivait encore qu'en paroles, en phrases. La révolution de Juin est, au contraire, une révolution haïssable, une révolution repoussante, parce que les actes y ont pris la place des phrases, parce que la république a dû dévoiler la tête du monstre en faisant tomber la couronne qui masquait tout.

L'ordre! tel était le cri de guerre de Guizot. L'ordre, s'écriait Sébastiani, Guizot au petit pied, en russifiant Varsovie. L'ordre! crie aujourd'hui Cavaignac, écho brutal de l'Assemblée nationale française et de la bourgeoisie républicaine. L'ordre! sifflaient ses balles en déchirant la poitrine du prolétariat.

Aucune des nombreuses révolutions faites par la bourgeoisie française depuis 1789 n'avait été un attentat contre l'Ordre. Toutes laissaient subsister la domination de classe, l'esclavage des ouvriers, toutes laissaient subsister l'ordre bourgeois, bien qu'elles modifiassent la forme politique de cette domination ou de cet esclavage. Juin avait légèrement touché à l'Ordre. Malheur à Juin!

Sous le gouvernement provisoire, il était de bon ton, il était même nécessaire de répéter à ces ouvriers courageux qui, comme le proclamaient les affiches officielles à des milliers d'exemplaires, « avaient mis trois mois de misère au service de la république », qu'ils avaient fait la révolution de Février dans leur propre intérêt, qu'il s'agissait avant tout des intérêts ouvriers dans la révolution de Février. C'est tout à la fois de la politique et de la flatterie. Depuis l'ouverture de l'Assemblée nationale, on était devenu plus prosaïque. Il ne s'agissait plus, comme disait le ministre Trélat, que de ramener

le travail à ses anciennes conditions. Ainsi, les ouvriers s'étaient battus en février pour être jetés dans une crise industrielle.

Le travail de l'Assemblée nationale consistait à effacer Février, au moins pour les ouvriers, et à ramener ces derniers à leur condition ancienne. L'Assemblée ne put même pas y arriver, car il n'est ni du pouvoir d'une assemblée, ni du pouvoir d'un roi de commander à une crise industrielle de caractère universel : Tu iras jusque là et pas plus loin ! L'Assemblée nationale, dans son zèle brutal à en finir avec la rhétorique dangereuse de Février, ne prit même pas les mesures qui eussent été possibles dans les anciennes conditions. Elle racola les ouvriers parisiens de 17 à 25 ans pour son armée et les jeta sur le pavé. Elle expulsa de Paris les ouvriers étrangers et les envoya en Sologne, sans même leur régler ce qui leur était dû. Provisoirement, elle faisait aux Parisiens adultes la grâce de leur assurer du pain dans des ateliers organisés militairement, à condition qu'ils ne prissent part à aucune réunion publique, c'est-à-dire à condition qu'ils cessassent d'être républicains. La rhétorique sentimentale d'après-février n'avait rien résolu, non plus que la législation brutale d'après le 15 mai. Il fallait arriver à une solution pratique. Tas de canailles, avez-vous fait la révolution de Février pour vous ou pour nous ? La bourgeoisie posait la question de telle façon qu'il fallut y répondre en juin avec des barricades et des cartouches.

Et pourtant, comme le dit le 25 juin un représentant du peuple, toute l'Assemblée nationale est frappée de stupeur. Elle reste abasourdie, lorsque question et réponse rougissent de sang le pavé de Paris. Abasourdis, les uns le sont parce que la fumée de la poudre a emporté leurs illusions, les autres parce qu'ils ne comprennent pas que le peuple ait pu oser vouloir défendre lui-même ses propres intérêts. Il leur faut inventer toutes sortes d'histoires pour que leur intelligence arrive à saisir cet étrange événement : l'argent russe, l'argent anglais, l'aigle bonapartiste, les lys. Mais les deux parties de l'Assemblée sentent quel abîme les sépare du peuple. Pas un député n'ose élever la voix en sa faveur.

La première stupeur passée, la rage éclate, et la majorité siffle tous les malheureux utopistes, tous les rêveurs anachroniques qui ont encore à la bouche le mot creux de fraternité. Il s'agit d'anéantir les illusions que renferme ce mot. Lorsque le légitimiste La Rochejaquelein, un rêveur chevaleresque, proteste contre la hâte que met l'Assemblée à crier « Malheur aux vaincus ! », la majorité ajourne le débat, comme si elle était piquée de la tarentule. Elle crie « Malheur ! » pour cacher aux ouvriers qu'il n'y a pas d'autre « vaincu » qu'elle-même, que l'une des deux, la République ou elle, doit disparaître. Et c'est pour cela qu'elle crie si fort : « Vive la République ! ».

L'abîme qui s'est ouvert devant nous peut-il tromper les démocrates, peut-il nous faire croire que les luttes pour la forme de l'Etat soient vides, illusoire, nulles ?

Seuls des faibles ou des lâches peuvent poser cette question. On ne saurait écarter par le rêve les conflits qui proviennent des

conditions mêmes de la société bourgeoise, il faut les résoudre dans la lutte. La meilleure forme d'Etat n'est pas celle où les contradictions sociales sont effacées ou comprimées par la force, c'est-à-dire éliminées artificiellement, apparemment. La meilleure forme d'Etat est celle où ces contradictions se heurtent librement dans la lutte et y trouvent leur solution.

Mais, nous demandera-t-on, n'avez-vous pas une larme, pas un regret, pas un mot pour ceux qui sont tombés victimes de la fureur populaire, pour la garde nationale, la garde mobile, la garde républicaine, la ligne ?

L'Etat prendra soin de leurs veuves et de leurs orphelins. Ils seront honorés par décret. On leur fera des funérailles magnifiques. La presse officielle les déclarera immortels. La réaction européenne portera leur gloire de l'Orient à l'Occident.

Mais les plébéiens, tenaillés par la faim, honnis par la presse, abandonnés des médecins, traités par les honnêtes gens de voleurs, d'incendiaires, de galériens, eux dont les femmes et les enfants sont plongés dans un nouvel abîme de misère, dont les meilleurs parmi les survivants ont été déportés par delà les mers... la presse démocratique, c'est son droit et son honneur, tressera autour de leur front sombre la couronne de laurier.

## LES REVOLUTIONS DE 1848 ET LE PROLETARIAT

*(Discours de Marx à une fête de The People's Paper,  
journal des chartistes de Londres (14 avril 1856)*

Les révolutions de 1848 furent des épisodes, de tout petits craquements, de toutes petites déchirures dans l'écorce solide de la société bourgeoise. Mais elles dévoilèrent l'abîme que recouvrait cette écorce, sous laquelle bouillonnait un océan sans fin capable, une fois déchaîné, d'emporter des continents entiers. Elles annoncèrent à grand fracas l'émancipation du prolétariat, secret du XIX<sup>e</sup> siècle et de sa révolution.

Cette révolution, il est vrai, ne fut pas une trouvaille de l'année 1848. La vapeur, l'électricité et les inventions diverses avaient un caractère révolutionnaire autrement dangereux que les bourgeois Barbès, Raspail et Blanqui. Mais sentons-nous l'atmosphère que nous respirons et qui pourtant pèse sur nous d'un poids de 10.000 kilos ? La société européenne de 1848 ne sentait pas davantage l'atmosphère révolutionnaire qui la baignait et pesait sur elle de toutes parts.

Il est un fait important qui caractérise le XIX<sup>e</sup> siècle et qu'aucun parti ne saurait nier. D'un côté, ce siècle a vu naître des forces